

Le rôle de la culture et des régions dans la construction européenne selon Denis de Rougemont

François Saint-Ouen*

« *Si c'était à refaire, je commencerais par la culture* ». Jean Monnet ne l'a pas fait, pas plus qu'il ne l'a dit, puisque cette phrase, souvent citée comme authentique dans les années 1990, est apocryphe. Il ne s'agit pas par là d'opposer Denis de Rougemont à Jean Monnet, exercice vain et un peu facile, mais cela permet de préciser que c'est à Genève, beaucoup plus qu'à Bruxelles, qu'a flotté le drapeau de l'Europe de la Culture.

Pour Denis de Rougemont, au contraire de Jean Monnet, l'union de l'Europe ne peut se faire seulement par la politique ou l'économie, caractérisées par des rapports de forces changeants. Il faut des bases plus solides et plus permanentes : la culture et les valeurs qu'elle porte. La culture selon lui n'est pas seulement la littérature ou les Beaux-Arts, mais un principe d'action, un guide de l'action.

Pour lui, la culture européenne est UNE, même si elle est diverse. C'est une « unité non unitaire » qui appelle le fédéralisme, union *dans* la diversité et même *pour* les diversités (puisque'il a pour objectif de les pérenniser). Cette unité de culture non unitaire explique une grande partie du génie de l'Europe – une grande partie de ses tourments aussi. Il écrit ainsi : « *Etant donné que la base de notre unité est une culture pluraliste, on ne peut fonder sur elle qu'une Union fédérale* ». Toute autre formule lui semble vouée à l'échec.

Cette vision a deux conséquences très importantes, l'une tournée vers l'extérieur de l'Europe, l'autre vers l'intérieur.

Conséquence vers l'extérieur :

- la diversité est une invite à l'ouverture. Ainsi de la Suisse, faite selon lui de cultures étrangères, ce qui est dit-il une chance, puisque cela la rend directement européenne. La diversité de la culture européenne l'empêche donc, si elle veut rester vivante, de s'enfermer dans des frontières. Elle doit échanger avec les autres cultures. C'est d'autant plus nécessaire que l'Occident a exporté partout ses produits matériels, ses technologies, qui sont porteurs de notre culture et qui peuvent agresser les autres cultures.

- Denis de Rougemont va donc développer une idée forte, celle du « Dialogue des Cultures », avec une idée, toujours valable aujourd'hui : 1) en dépit des apparences (vêtement, architecture, modes de déplacement, etc...), les cultures réelles sont loin de se rapprocher aujourd'hui ; 2) mais les contacts entre elles deviennent de plus en plus inévitables : il faut donc, non laisser faire le hasard des contacts, mais **organiser** ces contacts pour dégager une vision trans-culturelle de l'Homme en tant que Personne.

Car c'est en fin de compte la Personne qui est au centre de la Culture vivante, comme en témoigne cette belle citation : « *Pas une seule de nos cultures n'est une fin en soi. Une culture, c'est seulement l'ensemble des moyens offerts aux hommes qui relèvent d'elle, pour s'approcher de la Vérité. Je crois que la Vérité est une, mais que son appropriation existentielle – seule valable en dernière analyse – compte autant de voies différentes qu'il y a de vraies personnes au monde et de vraies vocations personnelles* ».

Intérieur :

- les diversités qui animent la culture européenne selon Denis de Rougemont ne sont pas nationales, elles sont locales. Il met ainsi à jour ce qu'il appelle des « foyers locaux et régionaux de création » qui rayonnent à certaines périodes et entrent en réseaux dans l'histoire du génie européen : Vienne pour la psychanalyse et bien d'autres choses, Florence pour la renaissance, Paris, Oxford ou Bologne pour les Universités, Genève pour la Réforme, etc...
- La culture vivante n'est ainsi pas nationale mais locale, elle ne se propage pas de bas en haut par quelque Ministère de la Culture, mais sur un mode horizontal, celui du réseau.

Ceci nous mène tout naturellement aux régions, « réinventées » par Denis de Rougemont dans les années 1960.

C'est l'époque des combats régionalistes. Il voit alors dans les régions, succédant en quelque sorte dans l'évolution historique aux communes, les vraies autonomies vivantes de la fin du XXe siècle. Il en identifie trois types :

- Les régions ethniques ou historiques (notamment celles ayant une langue ou une culture particulière) ;
- Les régions transfrontalières (caractérisées par la résolution de problèmes communs, au-dessus des frontières) ;
- Et surtout, les régions comme « espaces de participation civique », lieu d'exercice de la citoyenneté concrète.

Denis de Rougemont ne faisait pas confiance aux Etats pour faire l'Europe (il parlait volontiers d' « Amicale des Misanthropes » pour désigner l'Europe des Etats) ni pour protéger l'environnement.

Il plaçait en revanche, et pour faire l'Europe et pour développer le souci de l'environnement, toute sa confiance dans les régions, en tant qu'authentiques espaces de participation du citoyen. L'Europe se fédérerait par en bas : elle serait une « Europe des régions » – régions elles-mêmes « grappes de communes ». Quant à l'écologie, je laisserai Laurent Rebeaud en parler.

Mais avant que vous ne l'entendiez, juste un mot pour dire, et conclure, que l'Europe et l'écologie devenaient possibles, d'après Denis de Rougemont, parce que l'émergence des régions comme « espaces de participation civique » aurait signifié un changement radical dans la conception que nos sociétés ont du pouvoir : non plus le pouvoir que l'on exerce sur autrui, mais celui que l'on exerce sur soi-même. Telle était son utopie.

Et quand il disait utopie, c'était au sens le plus noble – celui du but à atteindre car, pour une dernière fois le citer : « *Rien ne devient jamais réel qui n'ait d'abord été rêvé* ».

*** Secrétaire général de la Fondation Denis de Rougemont pour l'Europe**